

## Souvenirs, souvenirs...

Lorsque, étudiante, j'entre en deuxième année à Sciences Po Paris, j'ai comme maître de conférence Monsieur Viet. Il est accompagné d'un jeune assistant, Alain Lancelot, qui termine son service militaire dans la Marine. Régulièrement, nous le voyons traverser le hall en « costume », coiffé d'un béret surmonté du fameux pompon rouge qui, paraît-il, porte bonheur. A l'époque, très bien élevés, nous ne tentons pas de nous saisir de ce viatique pour la chance. Quoique ne jouant pas dans la même cour, Alain et moi, nous sympathisons car nous avons une référence commune : la Haute-Savoie. Pendant quelques années, son père a dirigé l'Ecole nationale d'industrie laitière, installée à La Roche sur Foron, en Haute-Savoie justement, c'est-à-dire là où habitent à l'époque mes parents, et moi, gamine, par la force des choses. Nous aurons donc souvent l'occasion d'évoquer « le pays rochois ». Bien plus tard, en 2005, Alain répondra ainsi à l'envoi de mon premier roman : « Je l'ai lu d'une traite, comme on dit à l'Ecole nationale d'industrie laitière de La Roche ».

Quand en février 1964 je suis recrutée au CEVIPOF, il y est déjà, occupant un bureau avec Jean Ranger. A la suite de François Goguel, tous deux sont devenus « les » spécialistes de la sociologie électorale. Pour les aider à colorier leurs cartes, ils ont embauché Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier qui sont par ailleurs de turbulents membres de la direction de l'Union des étudiants communistes. Un Congrès du PCF devant se tenir à Montreuil en mars 1965, Alain Lancelot et Jean Ranger leur annoncent : « Ecoutez, vous allez être très pris par ce Congrès, déjà vous n'avez la tête qu'à ça. Alors nous vous donnons un mois de congé avec solde, car vous apprendrez dix fois mieux la politique en vous battant contre le PC qu'en coloriant de petites cartes ». Autres tempora, autres mores... Le CEVIPOF, dirigé par Jean Touchard, ne compte qu'un petit nombre de chercheurs et forme quasiment une famille. Alain en est sans conteste le boute-en-train. Toujours le rire aux lèvres, prêt, pour un bon mot, à passer sur le corps de ses collègues. Un après-midi, à cinq ou six, nous nous apprêtons à partir, en bande de jeunes, pour une cérémonie de mariage (celle d'une de nos amies). Nous attendons Janine Bourdin (l'assistante de Jean Touchard) ... qui se fait attendre. Agacé, Alain l'appelle. Janine supplie : « Alain, laissez-moi me refaire une beauté ! ». « A l'impossible nul n'est tenu ! », clame bien fort notre camarade. Crise de larmes instantanée au bout du fil. Il a donc fallu patienter le temps que tout cela sèche.

Alain distille aussi des histoires drôles concernant les puissants (universitaires et politiques), animant donc très allègrement ce couloir perché tout en haut du 27 rue Saint-Guillaume et sur lequel s'ouvrent nos minuscules bureaux. Mais, très vite, il prend son envol, quitte notre étage pour celui des enseignants, puis celui des sondeurs et des conseillers de ces messieurs qu'on nomme grands (version de Mouloudji qui n'est pas celle de Boris Vian). Sans que cette ascension ne réduise le moins du monde l'affection qu'il nous témoigne. Sans qu'il renonce à son éternel duffle-coat. Sans qu'il censure les blagues qu'il ne manque pas de nous souffler dans l'ascenseur.

Plus tard, devenu Directeur du CEVIPOF, il arbore la même joie de vivre, tout en relisant sans rechigner nos manuscrits (écrits à la main...), tient des « petits conseils » avec les seuls chercheurs, dans l'intervalle des Conseils de laboratoire officiels (une des conquêtes de mai 68) et ne se prive pas de lancer piques et repiques à l'endroit des présents comme des absents. Elles font d'autant plus

mouche qu'il connaît nos préférences politiques, situées le plus souvent à l'opposé des siennes. J'arrive un jour au laboratoire avec mes filles qui ont alors huit ans. Elles montent à son bureau pour lui dire bonjour et redescendent toutes contentes car il leur a épinglé plein d'insignes sur leurs manteaux. Des insignes du RPR ! Il leur avait recommandé de bien regarder la tête que ferait leur mère... Ses plaisanteries ne l'empêchent pas de pousser chacun à aller plus loin, à écrire plus, à publier plus. Sans pour autant jouer au Père Fouettard. Bienveillant, même s'il laisse échapper parfois des soupirs de résignation devant tel ou telle qui n'a toujours pas remis l'article ou le livre promis depuis la nuit des temps. Il nous encourage à faire du tourisme universitaire. « Tu es invitée au Congrès de l'Association internationale de science politique ? C'est à Moscou ? Pas de problème ». Et j'y vais, logée à l'hôtel Rossia (sur la Place Rouge), munie de l'enveloppe qui permettra de ne pas vivre misérablement là-bas. A l'époque, le CEVIPOF voyage, fréquente les Congrès à l'étranger, reçoit les coups de pouce nécessaires pour obtenir des crédits d'enquête. Souvenirs d'un pays de cocagne comparé à certains moments de morne plaine budgétaire que nous connaissons par la suite.

Quand il prend la direction de l'IEP, il est loin de couper les ponts. Il suit nos travaux. Si on lui envoie un livre, il le lit et répond longuement. Il demeure protecteur. A la mort de mon mari, mon salaire du CNRS ne suffisant pas à faire bouillir la marmite, je cherche d'urgence un travail supplémentaire. Il me dissuade d'offrir mes services à un institut de sondages, jugeant ce type de boulot trop chronophage et il m'en dénêche un autre que j'ai gardé longtemps. En 2003, j'apprends que je vais être officier dans l'Ordre national du mérite, et c'est à lui que je demande de me remettre le hochet prévu. Ce qu'il fait, à Sciences Po, le 19 juin, tenant alors à réaliser une prouesse que personne au demeurant ne détecte à la simple audition de son discours. Il me dit : « Comme tu es féministe, je me suis attaché à n'utiliser que des substantifs féminins ». Ce texte, qu'il m'a remis par la suite et que je conserve précieusement, l'atteste : pas un seul masculin, de la première à la dernière ligne. Pour la seule beauté du geste.

Notre ultime rencontre : lorsqu'il est venu, de Vendôme, pour la dernière fois à Paris, avec Marité, à l'hôtel de la rue Chomel où ils avaient leurs habitudes. Il souriait. On se tenait par la main, j'essayais de lui rappeler La Roche, la rue de la Chaise (où était le CEVIPOF lorsqu'il le dirigeait). Marité rajoutait des détails. Trois personnes qui se retrouvaient dans la chaleur et la gaieté de l'amitié. Alain avait l'air heureux mais je ne suis pas totalement sûre qu'il m'ait reconnue...

Nous l'avons tant aimé.

Janine Mossuz-Lavau